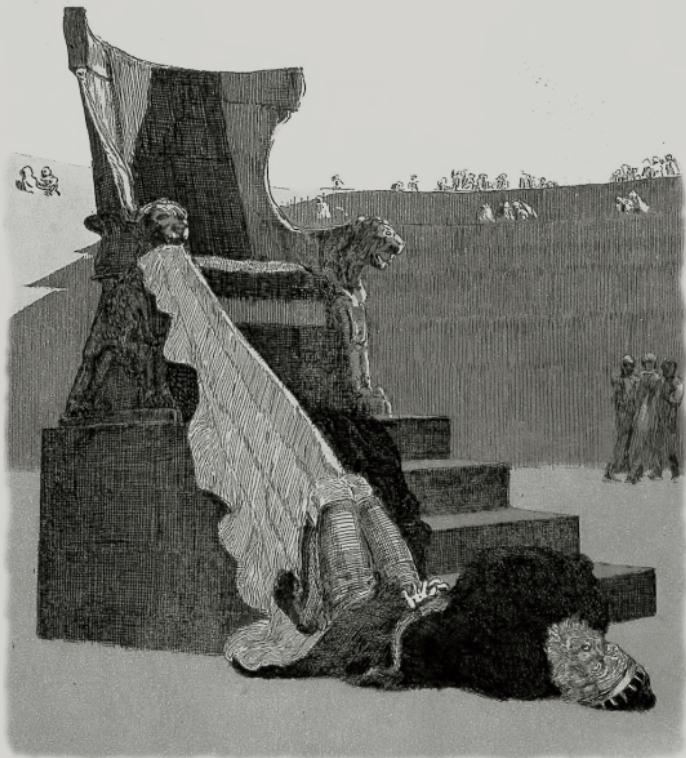


franz kafka

le cavalier au seau à charbon

et autres histoires fantastiques



**Le cavalier
au seau à charbon**

Illustrations de couverture :
Mort d'Hérode (détail), Max Klinger, 1885.
Bobine de canne à pêche, date inconnue,
<http://www.sidemountreels.com>.

**Le cavalier
au seau à charbon
et autres histoires fantastiques**

par Franz Kafka

*Textes traduits et rassemblés
par Laurent Margantin*

Le cavalier au seau à charbon

Plus de charbon ; le seau vide ; la pelle sert à rien ; le poêle souffle froid ; la chambre bulle de gel ; à la fenêtre des arbres raides de givre ; le ciel bouclier d'argent face à celui qui en attend de l'aide. Il me faut du charbon ; je ne peux tout de même pas geler ; derrière moi le poêle sans pitié, tout comme le ciel devant moi, je dois donc chevaucher juste entre les deux et aller chercher de l'aide chez le charbonnier. Mais il est déjà endurci contre mes demandes répétées ; il faut que je puisse lui prouver que je n'ai plus une seule petite poussière de charbon, et que pour cette raison il est, pour moi, tout simplement l'égal du soleil dans le firmament. Je dois aller vers lui comme le mendiant en train de mourir de faim menaçant de crever sur le pas de la porte, et auquel la cuisinière voyant ça se décide d'offrir le marc de la dernière tasse de café ; de la même manière le

vendeur, en colère mais agissant sous le rayon du commandement « Tu ne tueras point ! », doit me jeter une pleine pelletée dans le seau.

Mon arrivée déjà doit être décisive ; c'est pourquoi je monte sur le seau à charbon. Cavalier au seau à charbon, la main levée tenant l'anse, bride la plus simple qui soit, je pivote difficilement dans la descente de l'escalier ; mais en bas, mon seau à charbon s'élève, superbe, superbe ; les chameaux, couchés au niveau du sol, se secouant sous le bâton de leur maître, ne sont pas plus beaux lorsqu'ils se dressent. Trot régulier à travers la rue gelée ; je suis plusieurs fois soulevé au niveau du premier étage ; je ne tombe jamais jusqu'à celui des portes d'entrée. Et je flotte exceptionnellement haut lorsque j'arrive devant la cave voûtée du vendeur, cave au fond de laquelle il est blotti, en train d'écrire assis à sa table ; pour laisser sortir la chaleur extrême, il a ouvert la porte.

— Charbonnier !

Ma voix s'élève rendue caverneuse par la brûlure du froid, tandis que je suis enveloppé par la buée que produit mon haleine.

— Je t'en prie, charbonnier, donne-moi un peu de charbon. Mon seau est déjà tellement vide que je peux m'en servir de monture. Sois bon. Je te paierai quand je pourrai.

Le charbonnier met sa main en cornet derrière l'oreille.

— Est-ce que j'entends bien ? demande-t-il par-dessus de l'épaule de sa femme en train de tricoter sur la banquette du poêle, est-ce que j'entends bien ? Il s'agit d'un client.

— Je n'entends rien du tout, dit la femme, respirant tranquillement au-dessus de ses aiguilles à tricoter, le dos agréablement chauffé par le poêle.

— Oh oui, c'est bien ça, dis-je, un vieux client, toujours fidèle, juste dépourvu de ressources en ce moment.

— Femme, dit le charbonnier, il y a quelqu'un. Je ne peux pas me tromper à ce point. Il doit s'agir d'un vieux, d'un très vieux client, car il sait me parler droit au cœur.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? dit la femme en pressant son tricot un instant sur sa poitrine, il n'y a personne. La rue est vide. Tous nos clients sont livrés. Nous pourrions fermer la boutique pendant plusieurs jours et nous reposer.

Alors, des larmes cruelles causées par le froid me voilant les yeux, je m'écrie :

— Mais je suis assis ici sur mon seau, levez donc les yeux je vous prie ! Vous me verrez tout de suite. J'aimerais que vous me donniez une pleine pelletée, et si vous m'en donnez deux, alors je serais plus qu'heureux ! Tous vos autres clients ont déjà été livrés. Ah, si je pouvais entendre les morceaux de charbon claquer dans mon seau !

— J'arrive, dit le charbonnier, prêt à monter l'escalier de la cave sur ses petites jambes.

Mais sa femme est déjà auprès de lui, le retenant par un bras pour lui dire :

— Tu restes ici. Si tu ne renonces pas à ce caprice, c'est moi qui monte à ta place. Rappelle-toi tes fortes quintes de toux cette nuit. Mais pour une affaire — même s'il s'agit d'une affaire imaginaire ! —, tu oublies ta femme et ton enfant, et tu sacrifies tes poumons. J'y vais.

— Alors, dis-lui toutes les variétés de charbon que nous avons en stock, je t'indiquerai les prix d'en bas.

— D'accord, dit la femme.

Et elle monte jusque dans la rue. Naturellement, elle me voit aussitôt.

— Madame la charbonnière, je vous salue bien respectueusement. Juste une pelletée de charbon. Ici tout de suite dans le seau. Je le porte moi-même à la maison. Une pelletée du plus mauvais charbon. Je vous paye la totalité, mais pas tout de suite, pas tout de suite.

Quel son de cloche sont ces quatre mots : *Pas tout de suite*, et comme, mêlés à l'angélus

provenant au même moment d'une église voisine, ils provoquent la confusion !

— Que veut-il donc ? demande le charbonnier.

— Rien, lui répond la femme, ce n'est rien. Je ne vois rien, je n'entends rien. C'est six heures qui sonnent et nous fermons. Il fait terriblement froid. Demain, il est bien possible que nous ayons finalement beaucoup de travail.

Elle ne voit rien et n'entend rien. Mais pourtant elle dénoue le ruban de son tablier et essaye de me chasser avec. Cela réussit, hélas. Mon seau a toutes les qualités d'une bonne monture, mais il n'a pas la force de résister. Il est trop léger, et un tablier de femme le fait s'élever dans les airs.

Alors qu'elle se tourne vers sa boutique, et que, à moitié méprisante, à moitié satisfaite, elle frappe en l'air d'un geste de la main, j'ai encore le temps de lancer :

— Comme tu es cruelle, comme tu es cruelle ! Je t'ai demandé une pelletée de ton plus mauvais charbon, et tu ne me l'as pas donnée !

Et sur ces mots je m'élève dans les régions des montagnes glacées et me perds dans le pays d'où on ne vous revoit jamais.

Un glaive

Moi et deux amis, nous avions convenu d'aller marcher ensemble dimanche, mais, de façon inattendue, j'oubliai complètement de me lever pour être à l'heure au rendez-vous. Comme mes amis connaissaient ma ponctualité, ils furent étonnés de ne pas me voir arriver, et ils vinrent jusqu'à chez moi, restèrent encore un moment devant la maison, puis montèrent les escaliers et frappèrent à ma porte. J'en fus très troublé, sautai hors du lit et ne fus plus occupé que de me préparer le plus vite possible. Lorsque je franchis la porte complètement habillé, mes deux amis reculèrent, visiblement effrayés. « Qu'as-tu derrière la tête ? » s'écrièrent-ils. Déjà en me réveillant, j'avais bien senti quelque chose qui m'empêchait de bouger ma tête vers l'arrière, et touchais à présent de la main ce qui l'en empêchait. À cet instant, mes amis, qui s'étaient un peu remis de leurs émotions, me

dirent : « Fais attention de ne pas te blesser ! », tandis que je saisissais la poignée d'un glaive derrière ma tête. Les amis se rapprochèrent, m'examinèrent, m'emmènèrent dans ma chambre devant le miroir de l'armoire et m'enlevèrent ma chemise. Un grand et ancien glaive de chevalier avec un manche cruciforme était enfoncé dans mon dos jusqu'à la poignée et si incroyable que cela puisse paraître, la lame était juste plantée entre la peau et la chair, sans causer aucune blessure. Il n'y avait pas de blessure non plus au niveau de la nuque, là où le glaive avait été enfoncé ; les amis m'assurèrent que la fente ouverte par la lame ne saignait pas et était sèche. Et lorsque les amis montèrent sur un fauteuil pour extraire tout doucement le glaive millimètre après millimètre, cela ne saigna pas et le trou au niveau de la nuque se referma en laissant une fente que l'on pouvait à peine distinguer. « Le voilà, ton glaive », me dirent mes amis qui se mirent à rire en me le

tendant. Je le soupesai de mes mains, c'était une arme somptueuse dont des croisés avaient bien dû se servir. Qui permettait que d'anciens chevaliers traînent dans nos rêves, gesticulent de manière irresponsable avec leurs glaives, et les plantent dans d'innocents dormeurs ? Et s'ils ne provoquent pas de graves blessures, c'est vraisemblablement parce que leurs armes glissent sur les corps vivants, mais aussi parce que des amis fidèles sont derrière la porte à laquelle ils frappent, prêts à vous secourir.

Le pont

J'étais droit et froid, j'étais un pont, j'en-jambais un gouffre, de ce côté étaient plantés les pieds, de l'autre les mains, je m'étais bien enfoncé dans l'argile friable. Les pans de ma robe flottaient sur mes bords. Dans les pro-fondeurs coulait avec fracas le torrent glacé où nageaient des truites. Aucun touriste ne venait se perdre dans ces hauteurs sans che-min, le pont n'était pas encore indiqué sur les cartes. J'étais là et j'attendais ; je devais attendre ; aucun pont qu'on a érigé un jour ne peut cesser d'être un pont sans s'effon-drer. Il vint un soir, était-ce le premier soir ou le millième, je ne sais pas, mes pensées finissaient toujours en chaos, et toujours, toujours tournaient en rond — c'était un soir en été, le torrent bruissait plus profondé-ment, j'entendis un pas d'homme. Viens à moi, viens à moi. Étire-toi, pont, mets-toi debout, barre sans parapet, soutiens celui

qui se livre à toi, règle-toi imperceptiblement à celui dont le pas manque d'assurance, et s'il chancelle, alors dévoile-toi, et comme un dieu de la montagne emporte-le jusque de l'autre côté. Il s'avança, avec la pointe de sa canne il tapota sur moi, puis, toujours avec sa canne, souleva les pans de ma robe et les répartit sur moi, il enfonça la pointe de sa canne dans mes cheveux touffus et l'y laissa dedans longtemps, regardant certainement tout autour. C'est à ce moment où j'étais plongé avec lui dans des rêveries de montagne et de vallée que, les deux pieds joints, il me sauta en plein milieu du corps. Je fus parcouru d'un frisson provoqué par la vive douleur, totalement désemparé. Qui était-ce ? Un enfant ? Un gymnaste ? Un intrépide ? Un suicidaire ? Un tentateur ? Un destructeur ? Alors je me retournai pour le voir. Le pont se retourne ! À peine étais-je retourné que je m'effondrais déjà, je m'effondrais et j'étais déjà en pièces et le corps

tailladé par les rochers pointus qui m'avaient toujours regardé paisiblement hors de l'eau agitée.

Un nouvel avocat

Nous avons un nouvel avocat, le docteur Bucéphale. Peu dans son apparence rappelle le temps où il était encore le cheval de bataille d'Alexandre de Macédoine. Bien sûr, la personne au fait de cette histoire remarquera quelque chose. Pourtant, l'autre jour sur le perron, je vis même un huissier tout à fait simple, avec le regard de connaisseur du petit habitué des champs de courses, être ébahi devant l'avocat lorsque celui-ci, levant bien haut les cuisses, monta une à une les marches en marbre d'un pas sonore.

Dans l'ensemble, le barreau approuve l'admission de Bucéphale. Dans le cadre d'une analyse surprenante, on se dit que Bucéphale, vivant au sein de notre structure sociale actuelle, est dans une situation difficile, et que ceci explique — en plus de ce qu'il représente dans l'histoire mondiale — qu'il rencontre de toute façon quelque opposition.

Aujourd’hui — personne ne peut le nier —, il n’existe plus de grand Alexandre. Il est vrai que certains savent assassiner ; ne manque pas non plus l’adresse avec laquelle on touche l’ami de l’autre côté de la table du banquet d’un coup de lance ; et pour beaucoup la Macédoine est trop petite, au point qu’ils maudissent Philippe, le père — mais personne, personne n’est capable de vous mener jusqu’en Inde. À l’époque déjà, on ne pouvait atteindre les portes de l’Inde, mais la direction qui y conduisait était signalée par le glaive du roi. Aujourd’hui, ces portes sont tout à fait ailleurs, plus loin et plus haut ; personne ne montre la direction ; beaucoup portent des glaives, mais seulement pour gesticuler avec ; et le regard qui veut les suivre se perd.

C'est pourquoi la meilleure solution est peut-être vraiment de faire comme Bucéphale, c'est-à-dire de se plonger dans les livres de droit. Libre, les flancs sans la pression des

reins du cavalier, à la lumière d'une lampe,
loin du tumulte des batailles d'Alexandre, il lit
et tourne les pages de nos vieux livres.

Une syncope

Hier une syncope est venue chez moi. Elle habite dans la maison voisine, je l'ai déjà vue souvent disparaître le soir penchée sous la petite porte. Une grande dame avec une longue robe flottante et un large chapeau orné de plumes. Ses vêtements froufroutants, elle entra vite par ma porte, comme un médecin craignant d'être arrivé trop tard auprès d'un malade agonisant. « Anton, cria-t-elle d'une voix caverneuse et pleine d'emphase, j'arrive, je suis là. » Elle s'effondra dans un fauteuil que je lui montrai. « Tu habites bien haut, tu habites bien haut », dit-elle en gémissant. Je hochai la tête, assis au fond de mon fauteuil. Les unes après les autres, innombrables, les marches d'escalier qui mènent à ma chambre sautillèrentnt devant mes yeux, infatigables petites vagues. « Pourquoi fait-il si froid ? » demanda-t-elle, enleva ses longs et vieux gants d'escrime, les jeta sur la table et

me regarda, la tête penchée et clignant des yeux. Il me sembla que j'étais un moineau en train de faire mes sauts dans l'escalier et qu'elle ébouriffait mon doux plumage gris et floconneux. « Je suis profondément désolé que tu brûles pour moi. Je t'ai déjà vue souvent sincèrement triste, le visage consumé de chagrin, alors que tu étais dans la cour en bas en train de regarder vers ma fenêtre. Mais sache que je n'ai pas de mauvaise opinion de toi, et que si tu ne t'es pas emparée de mon cœur, tu peux cependant le conquérir. »

Une chaude journée

C'était en été, une chaude journée. Sur le chemin de la maison, je passais avec ma sœur devant une porte cochère. Je ne sais pas si elle frappa à la porte par espièglerie ou par inadvertance, ou si elle ne fit que lever le poing sans frapper du tout. En marchant une centaine de pas sur la grand-route qui allait vers la gauche, on arrivait aux abords d'un village. Nous ne le connaissions pas, mais de la première maison sortirent des gens qui nous saluèrent amicalement tout en nous prévenant, eux-mêmes effrayés, courbés sous l'effet de la terreur. Ils tendirent le bras vers la ferme devant laquelle nous étions passés et évoquèrent le coup sur la porte. Ils dirent que le propriétaire de la ferme allait porter plainte contre nous et que l'instruction commencerait tout de suite après. J'étais très tranquille et rassurais également ma sœur. Elle n'avait vraisemblablement pas donné

de coup à la porte, et, si elle l'avait fait, nulle part au monde un procès ne serait mené à cause de ça. J'essayais de faire également comprendre cela aux gens autour de nous, ils m'écouterent, s'abstinrent cependant de tout jugement. Plus tard, ils dirent que ce ne serait pas seulement ma sœur qui serait accusée, mais moi aussi parce que j'étais son frère. Je hochais la tête en souriant. Tous nous regardions vers la ferme derrière nous, comme l'on observe un nuage de fumée en attendant de voir les flammes. Et en effet, bientôt nous vîmes des cavaliers pénétrer par la porte de la cour grande ouverte, de la poussière s'éleva, recouvrit tout, seules les pointes des grandes lances étincelaient. Et à peine la troupe avait-elle disparu dans la ferme que les chevaux semblèrent faire demi-tour pour se diriger vers nous. J'éloignai ma sœur en lui disant que j'allais tout éclaircir seul, mais elle se refusa à me laisser, je lui dis alors qu'elle devait au moins se changer et mettre

une meilleure robe pour paraître devant ces hommes. Elle finit par m'obéir et par s'engager sur le long chemin vers la maison. Les cavaliers arrivèrent tout de suite après et demandèrent sans descendre de leur cheval où se trouvait ma sœur, ce à quoi je répondis avec crainte qu'elle n'était pas là pour le moment, mais qu'elle allait venir plus tard. Ils semblèrent presque indifférents à ce que je leur avais répondu, comme s'il était plus important pour eux qu'on m'ait trouvé. Parmi eux, deux hommes étaient les plus importants, le juge, un homme jeune et alerte, et son assistant silencieux qu'on appelait du nom d'Assmann. Je fus sommé de rentrer dans l'auberge. Balançant la tête, manipulant mes bretelles, je m'assis lentement dans le couloir sous les regards sévères des hommes. Je croyais encore qu'un seul mot suffirait pour que moi, le citadin, je puisse me libérer de cette foule de paysans, et ce même avec honneur. Mais dès que je passai le seuil

de l'auberge, le juge, qui s'était élancé et m'attendait déjà, dit : « Cet homme me fait de la peine. » Il était tout à fait hors de doute qu'il ne parlait pas de ma situation présente, mais de ce qui allait à présent m'arriver. La salle ressemblait davantage à une cellule de prison qu'à une salle d'auberge. Des dalles de pierre, des murs nus et gris, fixé quelque part au mur un anneau en fer, au milieu quelque chose qui était entre la couchette et la table d'opération.

Harras

Mon affaire repose entièrement sur mes épaules. Deux jeunes dames avec des machines à écrire et des livres de comptabilité dans l'antichambre, mon bureau avec une machine à écrire, une table de conférence, un fauteuil club et un téléphone, voilà tous mes équipements de travail. Tellement facile à couvrir du regard, tellement facile à diriger. Je suis très jeune et les affaires suivent librement leur cours. Je ne me plains pas, je ne me plains pas.

Au début de l'année, un jeune homme a loué du jour au lendemain le petit appartement d'à côté qui restait vide, appartement que j'ai hésité à louer en laissant passer trop de temps de manière maladroite. Une pièce et une antichambre également, mais avec en plus une cuisine, — pièce et antichambre dont j'aurais bien eu besoin, car mes deux jeunes dames se sentaient parfois surchargées de travail —, mais à quoi la cuisine m'aurait-elle

servi ? C'est à cause de cette pensée mesquine que je me suis laissé prendre l'appartement. À présent s'y trouve ce jeune homme. Harras, c'est son nom. Ce qu'il y fait exactement, je n'en sais rien. Sur la porte, il y a : « Harras, bureau. » Je me suis renseigné, et l'on m'a dit qu'il s'agissait d'une affaire semblable à la mienne. Concernant l'octroi d'un crédit, il m'a été rapporté qu'on ne pouvait pas franchement donner d'avis défavorable, car il s'agissait d'un homme jeune en pleine ascension, dont l'activité avait peut-être de l'avenir, tout en me disant d'un autre côté qu'on ne pouvait pas franchement conseiller de lui accorder un crédit, car tout portait à croire qu'il n'y avait aucun capital derrière. L'information classique que l'on donne lorsqu'on ne sait rien.

Je rencontre parfois Harras dans l'escalier, mais il doit être à chaque fois extraordinairement pressé, car il se faufile de manière guindée à côté de moi. Je ne l'ai encore jamais vraiment vu, lui qui tient déjà la clé du

bureau dans sa main et ouvre la porte en un instant. Il glisse à l'intérieur comme la queue d'un rat et je me retrouve à nouveau devant la plaque « Harras, bureau », qui ne mérite pas le nombre de fois que je l'ai lue.

Les murs misérablement minces qui trahissent l'homme honnête au travail protègent le malhonnête. Mon téléphone est placé sur le mur de la pièce qui me sépare de mon voisin. Mais je ne souligne cela qu'en guise de donnée particulièrement ironique.

Même s'il était accroché sur le mur opposé, on entendrait tout dans l'appartement voisin. J'ai cessé d'appeler mes clients par leur nom au téléphone. Mais il ne faut naturellement pas être bien malin pour deviner les noms à partir de tournures caractéristiques mais inévitables au cours de la discussion. Parfois, l'écouteur à l'oreille, piqué par l'anxiété, je danse autour de l'appareil sur la pointe des pieds, et ne peux cependant pas empêcher que des secrets soient livrés.

Naturellement, dans ces conditions je deviens hésitant quand il s'agit de prendre des décisions concernant mes affaires, ma voix tremble. Que fait Harras, pendant que je suis au téléphone ? Si je voulais exagérer — mais c'est souvent nécessaire pour avoir l'esprit clair —, je pourrais dire que Harras n'a pas besoin de téléphone puisqu'il utilise le mien, lui qui a poussé son canapé jusqu'au mur et écoute, tandis que je dois moi, lorsque le téléphone sonne, y courir, recueillir les souhaits du client, prendre de graves décisions, faire preuve d'une grande force de persuasion — mais surtout, à côté de tout cela, transmettre sans le vouloir toutes les informations à Harras à travers le mur.

Peut-être n'attend-il même pas la fin de la discussion et il se dresse sitôt qu'a été abordé le point qui lui en dit assez sur l'affaire traitée, se faufile comme il fait toujours à travers la ville, et, avant que j'aie raccroché, il est peut-être déjà en train de travailler contre moi.

Un grand prestidigitateur

K était un grand prestidigitateur. Son programme était un peu monotone, mais toujours attrayant en raison de l'assurance avec laquelle il réalisait sa performance. Bien que cela remonte déjà à vingt ans, époque où j'étais un tout petit garçon, je me souviens encore parfaitement de la représentation lors de laquelle je le vis pour la première fois. Il était venu dans notre petite ville sans s'être annoncé auparavant et organisait la représentation le soir même du jour de son arrivée. Dans notre hôtel, un peu de place avait été dégagée autour d'une table de la salle à manger. C'était là toute la mise en scène théâtrale. D'après mes souvenirs, la salle était bondée, maintenant il est vrai qu'aux yeux d'un enfant toutes les salles paraissent bondées où, parmi d'autres choses, des lumières sont allumées, où l'on entend une quantité d'adultes parler, où un serveur va et vient, je ne savais pas non

plus ce qui avait poussé tant de gens à venir à cette représentation donnée de manière manifestement précipitée, toujours est-il que, dans mes souvenirs, la foule supposée dans la salle joua naturellement un rôle décisif dans l'impression que j'eus de la représentation.

Un événement ordinaire

Un événement ordinaire ; le supporter un héroïsme ordinaire : A. doit conclure une affaire importante avec B. du village voisin H. Il va à H pour régler les derniers points, fait le chemin aller-retour en vingt minutes, et rentré chez lui se vante d'avoir été particulièrement rapide. Le jour suivant, il retourne à H, cette fois-ci pour conclure définitivement l'affaire, et comme cela nécessitera probablement plusieurs heures, il part très tôt le matin, et, malgré le fait que les circonstances soient les mêmes que la veille, il a besoin cette fois-ci de dix heures pour se rendre à H. Lorsque, le soir, il arrive là-bas fatigué, on lui dit que B., fâché de l'absence d'A., est parti une demi-heure plus tôt pour son village. À vrai dire ils auraient dû se croiser. On conseille à A. d'attendre, car B. devrait revenir de suite. Mais A., inquiet pour son affaire, part aussitôt et se dépêche de rentrer. Cette

fois, sans y prêter particulièrement attention, il fait le chemin du retour en un instant. Chez lui il apprend que B. était arrivé tôt, avant même le départ d'A., qu'il l'aurait rencontré devant la porte de sa maison, qu'il lui aurait parlé de l'affaire, mais qu'A. lui aurait dit qu'il n'avait pas le temps, qu'il devait se dépêcher de partir. Malgré le comportement incompréhensible d'A., B. était pourtant resté ici pour attendre A. On lui raconte également que B. avait souvent demandé si A. était rentré, et qu'il était encore en haut dans la chambre d'A. Se réjouissant de pouvoir parler à B. et de pouvoir tout lui expliquer, A. monte les escaliers. Il est presque arrivé en haut lorsqu'il trébuche, se fait une entorse, manquant presque s'évanouir de douleur ; et là, incapable même de crier, gémissant dans le noir, il entend et voit B. indistinctement, comme s'il était très loin ou tout à côté de lui, descendre furieux les escaliers et disparaître à jamais.

Devant la Loi

Devant la Loi, il y a un gardien. Un homme de la campagne arrive devant ce gardien et le prie de le laisser entrer dans la Loi. Mais le gardien dit qu'il ne peut le laisser entrer maintenant. L'homme réfléchit et lui demande s'il pourra entrer plus tard alors. « C'est possible, dit le gardien, mais pas maintenant. » La porte de Loi étant ouverte comme toujours, et le gardien s'étant mis sur le côté, l'homme se penche afin de voir l'intérieur de l'autre côté de la porte. Le gardien le remarque et se met à rire, avant de lui dire : « Si cela t'attire tant, essaye donc d'entrer alors que je te l'ai interdit. Mais pense à cela : je suis puissant. Et je ne suis que le gardien tout en bas de l'échelle. Dans chaque salle il y a un gardien, l'un plus puissant que l'autre. Même moi je ne peux pas soutenir le regard du troisième. » L'homme de la campagne ne s'attendait pas à de telles difficultés ; la Loi

doit pourtant être accessible à chacun et à chaque instant, pense-t-il, mais maintenant qu'il regarde plus attentivement le gardien dans son manteau de fourrure, son grand nez pointu, sa barbe de Tartare noire et mince, il décide d'attendre quand même qu'on lui permette d'entrer. Le gardien lui donne un esca-beau et le laisse s'asseoir à côté de la porte. Il reste assis là des jours et des années. Il fait plusieurs tentatives pour qu'on le laisse entrer, et il fatigue le gardien avec ses demandes. Le gardien le soumet fréquemment à de petits interrogatoires, lui pose des questions sur son pays et sur beaucoup d'autres choses, mais ce sont des questions sans chaleur, comme les posent de grands seigneurs, et pour finir il lui dit à chaque fois qu'il ne peut pas encore le laisser entrer. L'homme, qui pour son voyage s'est équipé de beaucoup de choses, les emploie toutes, même celles qui ont le plus de valeur, afin de corrompre le gardien. Celui-ci accepte chacune d'entre

elles, mais en disant : « J'accepte seulement afin que tu ne croies pas que tu as laissé passer quelque chose. » Pendant toutes ces années, l'homme observe le gardien presque sans interruption. Il oublie les autres gardiens et celui-ci lui paraît être le seul obstacle qui l'empêche d'entrer dans la Loi. Il maudit le malheureux hasard, les premières années sans ménagement et en levant la voix, puis, plus tard, devenu vieux, il ne fait plus que ronchonner. Il devient puéril, et comme pendant toutes ces années d'études du gardien il a également distingué les puces dans son col de fourrure, il finit par prier aussi les puces de l'aider et de faire changer d'avis le gardien. Enfin sa vue baisse, et il ne sait pas si tout autour de lui s'assombrit vraiment, ou si ce sont seulement ses yeux qui le trompent. Mais il distingue bien à présent une lueur qui surgit de la porte de la Loi et ne s'éteint pas. Il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre maintenant. Avant sa mort, l'ensemble des

expériences qu'il a faites pendant toutes ces années se rassemble en une seule question qu'il n'a jusqu'alors jamais posée au gardien. Il lui fait un signe, car il ne peut plus redresser son corps qui se fige. Le gardien doit se pencher beaucoup, la différence de taille entre eux s'étant accentuée, désavantageant considérablement l'homme. « Que veux-tu donc encore savoir ? lui demande le gardien, tu es insatiable. » « Tous les hommes sont attirés par la Loi, dit l'homme, mais comment se fait-il que personne à part moi n'ait demandé la permission d'entrer ? » Le gardien se rend compte que l'homme approche déjà de sa fin, et, afin que l'autre dont l'ouïe s'efface l'entende encore, il lui crie : « Personne d'autre que toi ne pouvait avoir la permission d'entrer ici, car cette entrée n'était destinée qu'à toi. Je m'en vais à présent et je ferme la porte. »

Un message impérial

On raconte que c'est à toi l'homme seul, le misérable sujet, la minuscule ombre partie vers le lointain le plus lointain, on raconte que c'est à toi justement que l'empereur, depuis son lit de mort, a envoyé un message. Il a fait s'agenouiller le messager et lui a murmuré le message dans l'oreille ; celui-ci avait tant de valeur pour lui qu'il se le fit répéter à l'oreille. En hochant la tête, il a confirmé l'exactitude de ce qui avait été dit. Et devant ceux qui assistaient à sa mort — tous les murs faisant obstacle ont été abattus, et sur les perrons s'élevant loin et haut se tenaient en cercle les dignitaires de l'Empire — devant tous ceux-là, il a envoyé le messager. Le messager s'est aussitôt mis en route ; un homme fort, un homme infatigable ; un bras tendu devant lui, puis l'autre bras, il se fraie un passage à travers la foule ; s'il rencontre de la résistance, il montre le signe du soleil sur sa poitrine ; il avance ainsi facilement,

comme nul autre à sa place. Mais la foule est si nombreuse ; leurs maisons n'en finissent pas. Si un espace libre s'ouvrait, comme il volerait, et bientôt tu entendrais les coups magnifiques de ses poings contre ta porte. Mais au lieu de cela, comme il se donne de la peine en vain ; il en est toujours à tenter de traverser les chambres du palais intérieur ; il n'ira jamais au-delà ; et s'il réussissait, rien ne serait gagné ; il devrait se battre pour descendre les escaliers ; et s'il réussissait, rien ne serait gagné ; il lui faudrait parcourir les cours ; et après les cours, l'enclos du deuxième palais ; et de nouveau des escaliers et des cours ; et de nouveau un palais ; et ainsi de suite pendant des siècles ; et s'il se précipitait enfin hors de la dernière porte — mais il est impossible que cela arrive un jour — il verrait la ville devant lui, le centre du monde, entièrement rempli de ses déchets. Personne ne pénètre ici, encore moins avec le message d'un mort. — Mais toi tu es assis à ta fenêtre et y rêves quand la nuit vient.

Le souci du père de famille

Les uns disent que le mot *Odradek* vient du slave, et c'est pour cette raison qu'ils cherchent à établir la formation du mot. D'autres en revanche croient que ce mot vient de l'allemand, qu'il n'est qu'influencé par le slave. Mais en vérité le caractère incertain des deux explications permet de conclure à juste titre qu'aucune n'est exacte, d'autant plus qu'aucune d'entre elles ne permet de trouver un sens au mot.

Naturellement, personne ne se consacrerait à de telles études s'il n'existe pas vraiment un être qui s'appelât *Odradek*. On dirait d'abord une bobine de fil plate en forme d'étoile, c'est un fait qu'il semble être vraiment couvert de fils, même si en vérité il ne peut s'agir que de bouts de fil de différentes sortes et couleurs, bouts de fil déchirés, anciens, noués ensemble mais aussi entremêlés. Cependant, ce n'est pas qu'une bobine,

car du milieu de l'étoile ressort une tige transversale, et à cette tige se joint une autre dans l'angle droit. C'est au moyen de cette dernière tige et de l'une des pointes de l'étoile que l'ensemble se tient debout comme s'il était sur deux jambes.

On serait tenté de croire que cette figure a eu jadis quelque forme fonctionnelle et qu'elle est à présent cassée. Mais cela ne semble pas être le cas ; du moins il n'y a aucun indice de cela ; on ne voit nulle part de pièces ajoutées ou de signes de fracture qui indiqueraient quelque chose de semblable ; l'ensemble a bien l'air inutile, mais il est achevé à sa manière. Du reste, on ne peut rien dire de plus à ce sujet, car Odradek est extraordinairement mobile et insaisissable.

Il se tient tour à tour au grenier, dans les escaliers, dans les couloirs, dans l'entrée. Il arrive qu'on ne le voie pas pendant des mois ; c'est qu'il est passé dans d'autres maisons ; cependant, il finit toujours par revenir

dans notre maison. Parfois, lorsqu'on passe la porte et qu'il est se tient en bas contre la rampe d'escalier, on a envie de lui parler. Bien sûr, on ne lui pose pas de questions difficiles, mais, ne serait-ce qu'en raison de sa petite taille, on le traite comme un enfant.

— Comment t'appelles-tu ? lui demande-t-on.

— Odradek, dit-il. — Et où habites-tu ? — Sans domicile fixe, dit-il en riant, mais ce n'est qu'un rire comme on peut en produire sans poumons. Cela fait un peu comme le bruissement des feuilles mortes. La plupart du temps, la conversation ne va pas plus loin. D'ailleurs, on n'obtient pas toujours de réponses ; bien souvent, il reste longtemps sans dire un mot, pareil au bois qu'il semble être.

Je lui demande en vain ce que sera son avenir. Peut-il donc mourir ? Tout ce qui meurt a eu auparavant une espèce de but, une espèce d'activité à quoi il s'est abîmé ; ce n'est pas le cas d'Odradek. Se pourrait-il qu'un jour il descende les escaliers en gargouillant et traînant

derrière lui des fils de bobine jusqu'aux pieds
de mes enfants et des enfants de mes enfants ?
Il est vrai qu'il ne fait visiblement de mal
à personne, mais la pensée qu'il pourrait en
plus me survivre m'est presque douloureuse.

Le colonel impérial

On a honte de dire par quels moyens le colonel impérial règne sur notre petite ville dans la montagne. Si nous le voulions, ses quelques soldats seraient aussitôt désarmés, et même s'il pouvait appeler — mais comment le pourrait-il ? — aucun renfort ne viendrait pendant des jours ni même pendant des semaines pour le secourir. Pourquoi supportons-nous alors son gouvernement détesté ? Pas de doute : seulement à cause de son regard. Lorsqu'on arrive dans son bureau — c'était, il y a un siècle, la salle du Conseil de nos Anciens —, il est assis à sa table en uniforme, la plume à la main. Il n'aime ni les formalités ni les scènes de comédie. Ainsi il ne continue pas à écrire en faisant attendre son visiteur, non, il interrompt tout de suite son travail et s'enfonce dans son fauteuil, la plume toujours à la main. Ainsi installé avec la main gauche dans la poche de son

pantalon, il regarde le visiteur. Celui qui est venu le solliciter a l'impression que ce n'est pas seulement lui, l'inconnu extrait un moment de la foule, que le colonel regarde, car pourquoi donc le colonel le regarderait-il avec tant d'attention un long moment, et sans dire un mot ? Ce n'est pas non plus un regard perçant cherchant à examiner ou à pénétrer son objet, comme on peut en poser peut-être sur un individu, mais un regard nonchalant, vague et cependant persistant, un regard avec lequel on observerait peut-être les mouvements d'une foule au loin. Et ce long regard est constamment accompagné d'un sourire indistinct qui semble exprimer tantôt de l'ironie, tantôt une réminiscence songeuse.

Je combats

Je combats ; personne ne le sait ; il y en a qui le sentent, on ne peut pas l'éviter ; mais personne ne le sait. Je m'acquitte de mes devoirs quotidiens, on peut me reprocher un peu d'inattention, mais très peu. Bien sûr, tout le monde combat, mais je combats plus que d'autres, la plupart des hommes combattent comme s'ils étaient endormis, comme on remue la main dans un rêve pour chasser une apparition, mais moi je suis sorti du rang et je combats en employant toutes mes forces de manière réfléchie et avec une extrême minutie. Pourquoi suis-je sorti du rang de la foule, au cœur de laquelle règnent le vacarme en même temps qu'un silence angoissant à ce sujet ? Pourquoi ai-je attiré l'attention sur moi ? Pourquoi suis-je maintenant tout en haut de la liste de l'ennemi ? Je ne sais pas. Une autre vie ne me paraissait pas digne d'être vécue. L'histoire militaire appelle de

tels hommes « des soldats par nature ». Et pourtant ce n'est pas cela, je n'espère pas la victoire et je ne me réjouis pas du combat en tant que tel, je me réjouis uniquement du combat comme la seule chose à faire. D'ailleurs, je m'en réjouis plus qu'il m'est en vérité possible d'en profiter, plus qu'il m'est possible de donner, et peut-être périrai-je non pas au combat mais à cause de cette joie.

*Poseïdon était assis
à son bureau et comptait*

Poséidon était assis à son bureau et comptait. L'administration de tous les océans représentait une somme de travail infinie. Il aurait pu avoir autant d'assistants qu'il aurait voulu, et il en avait beaucoup, mais comme il prenait sa charge très au sérieux, il recomptrait tout lui-même, et ainsi les assistants ne lui étaient pas d'un grand secours. On ne peut pas dire que son travail le réjouissait, et il ne l'accomplissait à vrai dire que parce qu'il lui était imposé. Il avait déjà postulé souvent à des emplois plus joyeux (c'est ainsi qu'il s'exprimait), mais à chaque fois qu'on lui faisait différentes offres, il s'avérait que rien ne lui convenait mieux que son poste actuel. Il était aussi très difficile de lui trouver quelque chose d'autre. Il n'était bien sûr pas possible de l'affecter à une mer déterminée, car, sans parler du fait qu'ici aussi le travail

comptable n'était pas moindre, mais seulement plus vétilleux, le grand Poséidon ne pouvait avoir qu'un poste de responsabilité. Et si on lui proposait un poste hors de l'eau, il se sentait mal rien qu'à se l'imaginer, son souffle divin s'accélérerait, son buste d'airain vacillait. D'ailleurs on ne prenait pas ses plaintes vraiment au sérieux ; quand un puissant ne cesse de se lamenter, il faut essayer de faire semblant de lui céder, même dans les situations sans issue ; personne ne songeait vraiment à le suspendre de sa charge, car il avait été destiné depuis le début des temps à être le dieu des océans et devait le rester.

Ce qui l'énervait le plus — et provoquait son insatisfaction à son poste —, c'était d'entendre parler des images qu'on se faisait de lui, comme celle par exemple où il conduisait sans cesse son char à travers les flots en tenant son trident. Pendant ce temps-là, il restait assis au fond de l'océan et n'arrêtait pas de compter, cette activité monotone étant uniquement

interrompue de temps à autre par un voyage chez Jupiter, voyage dont il revenait d'ailleurs furieux la plupart du temps. Ainsi il avait à peine vu les océans, juste de manière fugitive lorsqu'il montait en se dépêchant sur l'Olympe, et il ne les avait jamais réellement traversés. Il avait coutume de dire qu'il attendait pour cela la fin du monde, alors il y aurait bien un moment de calme où il pourrait encore, juste avant que tout s'achève et après avoir contrôlé son dernier compte, faire rapidement un petit tour.

Cinq amis

Nous sommes cinq amis, un jour nous sommes sortis d'une maison l'un derrière l'autre, d'abord le premier est venu et s'est mis près de la porte, puis le second est venu ou plutôt a glissé par la porte cochère aussi légèrement que glisse une boule de mercure, et il s'est mis pas loin du premier, puis le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième. À la fin nous formions une seule rangée. Les gens nous ont remarqués, nous ont montrés aux autres et ont dit : ces cinq-là sont sortis de cette maison. Depuis nous vivons ensemble, ce serait une vie tranquille s'il n'y avait pas toujours un sixième qui se mêlait à nous. Il ne nous fait rien, mais il nous gêne, c'est suffisant; pourquoi est-ce qu'il s'incruste alors qu'on ne veut pas de lui? Nous ne le connaissons pas et nous ne voulons pas l'accueillir. C'est vrai que nous cinq, on ne se connaissait pas non plus avant, et si l'on

veut nous ne nous connaissons toujours pas aujourd’hui, mais ce qui est possible à cinq et ce qui est accepté n’est pas possible avec ce sixième et n’est pas accepté. En plus nous sommes cinq et nous ne voulons pas être six. Et puis quel sens devrait avoir cette vie commune à longueur de journée, à cinq elle n’a déjà pas de sens, mais comme nous sommes ensemble nous restons ensemble et ne voulons pas d’une nouvelle association, justement à cause de nos expériences. Mais comment pouvons-nous faire comprendre ça au sixième, de longues explications seraient presque comme une admission dans notre groupe, nous préférons ne rien expliquer en ne l’intégrant pas. Il peut faire la moue autant qu’il veut, nous le repoussons du coude, mais nous pouvons le repousser autant que nous voulons, il revient.

L'homme de barre

« Est-ce que je ne suis pas l'homme de barre », criai-je. « Toi ? » s'exclama un homme brun de grande taille en se passant la main sur les yeux comme pour chasser un rêve. J'étais resté à la barre dans la nuit profonde, la lanterne éclairant faiblement au-dessus de ma tête, et tout à coup cet homme était apparu et voulait me pousser sur le côté. Et comme je ne cédai pas, il mit son pied sur ma poitrine et me poussa lentement jusqu'au sol, sans que je lâche le moyeu de la barre que je faisais se détacher en tombant. Mais l'homme le saisit, le remit à sa place tout en me repoussant. Je retrouvai cependant très vite mes esprits, courus à une écouteille et criai : « Camarades ! Venez vite ! Un étranger m'a chassé de la barre ! » Ils arrivèrent sans se presser, accédant à la cabine par l'escalier du navire, silhouettes puissantes, fatiguées et chancelantes. « Est-ce que je suis l'homme de

barre ? » demandai-je. Ils hochèrent la tête, mais n'avaient de regard que pour l'étranger, rassemblés autour de lui en demi-cercle. Et lorsque celui-ci dit sur le ton d'un ordre : « Ne m'importunez pas ! », ils se rassemblèrent, me firent un signe de la tête et reprirent l'escalier dans l'autre sens. Mais que sont ces hommes ! Est-ce qu'ils pensent aussi, ou bien se contentent-ils d'aller vainement à travers le monde en traînant les pieds ?

Un domestique

Je suis un domestique, mais il n'y a pas de travail pour moi. Je suis craintif et ne me mets pas en avant, oui je ne me mets même pas dans la file avec les autres, mais ce n'est qu'une des causes de mon inactivité, il est aussi possible que cela n'ait absolument rien à voir avec mon inactivité, ce qui l'explique principalement, c'est en tout cas que je n'ai pas été appelé pour servir, d'autres ont été appelés et n'ont pas plus proposé leur service que moi, oui ils n'ont peut-être même pas souhaité être appelés, alors qu'à moi il m'est au moins arrivé de le souhaiter très vivement.

Je reste donc couché sur la banquette dans le dortoir des domestiques, regarde les poutres du plafond, m'endors, me réveille et puis me rendors. Je vais parfois à l'auberge de l'autre côté de la rue, où l'on sert une bière acide, il m'est arrivé d'en renverser un verre de dégoût, avant de boire un autre verre.

J'aime rester assis là parce que, posté derrière la petite fenêtre fermée, je peux observer les fenêtres de notre maison sans que personne ne puisse me voir. Je crois qu'on ne voit pas grand-chose placé qu'on est au niveau de la rue, juste les fenêtres des corridors, et pas des corridors qui mènent aux appartements des maîtres. Il est possible que je me trompe, mais quelqu'un l'a dit un jour sans que je lui demande, et l'impression générale que donne la façade le confirme. On n'ouvre que rarement les fenêtres et quand on les ouvre, c'est un domestique qui s'appuie ensuite à la balustrade pour regarder un moment en bas. Ce sont donc des corridors où il ne peut pas être pris par surprise. En outre, je ne connais pas ces domestiques, les domestiques qui sont constamment en service en haut passent la nuit ailleurs, pas dans mon dortoir.

Un jour que j'arrivai à l'auberge, il y avait déjà quelqu'un à mon poste d'observation. Je

n'osais pas le regarder directement et j'étais sur le point de me retourner et de repartir. Mais l'homme m'appela vers lui et il s'avéra qu'il était lui aussi un domestique que j'avais déjà vu un jour quelque part sans avoir jamais parlé avec lui. « Pourquoi veux-tu partir ? Assieds-toi et bois. Je t'invite. » Je m'assis donc. Il me posa quelques questions auxquelles je ne pus répondre. Ce qui me poussa à lui dire : « Peut-être regrettess-tu maintenant de m'avoir invité, alors je m'en vais », et je commençai à me lever. Mais il tendit sa main au-dessus de la table et me fit rasseoir : « Reste, dit-il, ce n'était qu'un examen. Celui qui ne sait pas répondre aux questions a réussi l'examen. »

Un vautour

C'était un vautour, il becquetait dans mes pieds. Il avait déjà déchiré les bottes et les chaussettes, à présent il becquetait déjà à même les pieds. Il frappait sans cesse, volait ensuite à plusieurs reprises autour de moi, agité, puis continuait son travail. Un homme passa, regarda un moment et finit par me demander pourquoi je tolérais le vautour.

« Mais je suis sans défense, lui dis-je, il est venu et a commencé à becqueter, bien sûr j'ai voulu le chasser, j'ai même essayé de l'étrangler, mais un animal comme lui a beaucoup de force, il a même voulu me sauter au visage, alors j'ai préféré sacrifier mes pieds. Mais à présent ils sont déjà presque en morceaux. »

— Comment pouvez-vous vous laisser torturer ainsi ? dit l'homme, un coup de fusil et c'en est fini du vautour. — Est-ce vrai ? demandai-je, pouvez-vous vous en charger ?

— Volontiers, dit l'homme, il faut juste que

j'aille à la maison pour aller chercher mon fusil. Pouvez-vous attendre encore une demi-heure ? — Je ne sais pas, dis-je, en restant un moment immobilisé par la douleur, puis : Essayez en tout cas, s'il vous plaît. — Bien, dit l'homme, je vais me dépêcher. Pendant que nous parlions, le vautour avait écouté calmement en faisant balancer son regard entre lui et moi. Alors je vis qu'il avait tout compris de ce que nous avions dit, et il s'envola, se pencha en arrière pour prendre suffisamment d'élan, et, tel un lanceur de javelot, enfonça son bec dans ma bouche profondément en moi. Jeté en arrière, je sentis avec soulagement que, sans aucune chance de salut, il se noyait dans mon sang dont tous mes abîmes étaient pleins, dans mon sang qui inondait tous les rivages.

Un philosophe

Un philosophe traînait toujours là où des enfants jouaient. Et quand il voyait un garçon qui avait une toupie, il était tout à coup aux aguets. Dès que la toupie se mettait à tourner, le philosophe la suivait pour l'attraper. Peu lui importait que les enfants se mettent à crier et essayent de le tenir à distance de leur jouet, il était heureux tant qu'il pouvait saisir la toupie encore en train de tourner, heureux juste un instant, car déjà il la jetait par terre et s'en allait. Il croyait en effet que la connaissance de chaque petite chose, ainsi par exemple une toupie en train de tourner, suffisait pour connaître la totalité. C'est pour cela qu'il ne s'occupait pas des grands problèmes, du temps perdu à ses yeux : si la plus petite chose était vraiment connue, alors tout était connu, c'est pourquoi il ne s'occupait que de la toupie qui tournait. Et à chaque fois que les enfants se préparaient à faire tourner la

toupie, il avait l'espoir que cela allait marcher cette fois-ci, et quand la toupie se mettait à tourner, il se mettait à espérer en courant essoufflé après elle qu'il atteindrait la connaissance. Mais quand il avait le stupide morceau de bois dans la main, il était dégoûté, et les cris des enfants qu'il n'avait pas entendus jusqu'alors et qui lui arrivaient tout à coup dans les oreilles le chassaient de là, chancelant comme une toupie sous des coups de fouet maladroits.

Il était une fois un jeu de patience

Il était une fois un jeu de patience, un jeu simple et bon marché, pas beaucoup plus gros qu'une montre et sans fonctions surprenantes. Dans la surface en bois peinte en rouge foncé, quelques fausses pistes de couleur bleue menaient à une petite case. Il fallait d'abord mettre la boule également bleue sur l'une des pistes en inclinant et en agitant le jeu, puis dans la case. Le jeu était fini quand la boule était dans la case, et si l'on voulait recommencer, il fallait sortir la boule de la case en agitant. L'ensemble était recouvert d'un verre épais et bombé, on pouvait mettre le jeu de patience dans sa poche et l'emmener avec soi, l'en tirer et jouer avec n'importe où.

Si la boule n'avait rien à faire, elle allait la plupart du temps ça et là dans la partie supérieure, les mains dans le dos, évitant les pistes. Elle pensait qu'on l'avait assez tourmentée

avec les pistes et qu'elle avait largement le droit de récupérer dans la surface libre quand on ne jouait pas. Elle allait d'un train ample et prétendait qu'elle n'était pas faite pour les pistes étroites. C'était en partie vrai, car les pistes pouvaient effectivement à peine l'attraper, mais c'était également faux, car en vérité elle était très précisément adaptée à la largeur des pistes, même si elle ne devait pas s'y sentir à son aise, car sinon cela n'aurait pas été un jeu de patience.

Renonce

Il était très tôt, les rues étaient propres et vides, j'allais à la gare. En comparant l'heure qu'indiquait ma montre avec celle d'une horloge, je vis qu'il était beaucoup plus tard que je croyais, je devais me dépêcher, l'effroi que provoqua cette découverte me fit perdre le sens de l'orientation, je ne savais pas encore bien me repérer dans cette ville, heureusement il y avait un policier pas loin, je me dirigeai vers lui et, essoufflé, lui demandai mon chemin. Il sourit et dit alors : « Tu veux que moi je t'indique le chemin ? » « Oui, dis-je, car je n'arrive pas à le trouver tout seul. » « Renonce, renonce », dit-il tout en se détournant de moi en un geste ample, comme ces gens qui veulent être seuls avec leur rire.

La ville

Ce qui caractérise la ville est son vide. La grande place par exemple est toujours vide. Les tramways qui s'y croisent sont toujours vides. Leur sonnerie est forte, claire, libérée de la nécessité de l'instant. Le grand bazar, qui commence sur la place et mène entre de nombreuses maisons jusqu'à une rue lointaine, le grand bazar est toujours vide. Il n'y a aucun client aux nombreuses petites tables des cafés qui se trouvent de chaque côté de l'entrée du bazar. Le haut portail de la vieille église au milieu de la place est grand ouvert, mais personne n'y entre ou n'en sort. Les marches de marbre qui mènent au portail renvoient avec une force proprement effrénée la lumière du soleil qui tombe sur elles.

Retour

Je suis revenu, j'ai traversé le couloir et je regarde autour de moi. C'est l'ancienne cour de mon père. La flaque d'eau au milieu. De vieux outils inutilisables mêlés les uns aux autres barrent l'accès à l'escalier du grenier. Le chat guette sur la rampe. Un torchon déchiré et jadis employé est enroulé autour d'un bâton et le vent le soulève. Je suis arrivé. Qui va m'accueillir ? Qui attend derrière la porte de la cuisine ? De la fumée sort de la cheminée, on prépare le café du soir. Te sens-tu chez toi, à la maison ? Je ne sais pas, je n'en suis pas du tout sûr. C'est bien la maison de mon père, mais chaque chose se tient froidement l'une à côté de l'autre comme si chacune d'entre elles était occupée avec ses propres affaires que j'ai soit oubliées, soit jamais connues. À quoi puis-je leur servir, que suis-je pour elles, même moi le fils du père, du vieux paysan ? Et je n'ose pas

frapper à la porte de la cuisine, reste à écouter seulement de loin, reste debout à écouter seulement de loin pour que je ne puisse pas être surpris en train d'écouter. Et comme j'écoute de loin, je n'entends rien, j'entends juste le léger tic-tac d'une horloge ou bien je crois l'entendre, revenant des jours de l'enfance. Ce qui se passe dans la cuisine est le secret de ceux qui y sont assis, secret qu'ils me cachent. Plus on hésite devant la porte, plus on devient étranger. Que se passerait-il si quelqu'un ouvrait maintenant la porte et me demandait quelque chose ? Ne serais-je pas moi-même comme un qui veut garder son secret ?

Un croisement

Je possède un curieux animal, moitié chaton, moitié agneau. Il fait partie des biens de mon père dont j'ai hérité. Mais c'est surtout auprès de moi qu'il s'est développé, jadis il était bien plus agneau que chaton. Maintenant il a autant de l'un que de l'autre. Du chat la tête et les griffes, de l'agneau la taille et la forme ; des deux, les yeux qui sont vacillants et sauvages, les poils qui sont doux et courts, les mouvements, autant des bonds que des pas furtifs. Au soleil, sur le rebord de la fenêtre, il se love et ronronne, dans les champs il court comme un fou et on a du mal à l'attraper. Il fuit devant les chats et il attaquerait bien les agneaux. Au clair de lune, la gouttière est sa voie de prédilection. Il ne sait pas miauler et il a horreur des rats. Il peut rester pendant des heures aux aguets devant le poulailler, mais il n'a encore jamais saisi une occasion pour tuer.

Je le nourris avec du lait sucré, c'est ce qui lui convient le mieux. Il le lape à grandes lampées en le faisant passer sur ses dents de carnassier. C'est naturellement un grand spectacle pour les enfants. Le dimanche matin, c'est l'heure de la visite. J'ai le petit animal sur les genoux et tous les enfants du voisinage sont regroupés autour de lui.

Ils posent les questions les plus merveilleuses, questions auxquelles aucun homme ne saurait répondre. Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul animal de cette espèce ? Pourquoi est-ce justement moi qui le possède ? Un animal de cette espèce a-t-il existé avant lui et que se passera-t-il après sa mort ? Se sent-il seul ? Pourquoi n'a-t-il pas de petits ?

Je ne me donne pas la peine de répondre et me contente de montrer ce que j'ai, sans autre explication. Parfois, les enfants apportent des chats avec eux, une fois ils ont même amené deux agneaux. Mais, contrairement à ce qu'ils attendaient, il ne se produisit aucune

scène de reconnaissance. Les animaux se sont regardés calmement de leurs yeux d'animaux, considérant visiblement leur existence réciproque comme une donnée divine.

Sur mes genoux, l'animal ne connaît ni la peur ni l'envie d'attaquer. C'est quand il est serré contre moi qu'il se sent le plus à l'aise. Il se sent lié à la famille qui l'a élevé. Il ne s'agit pas là d'une fidélité extraordinaire, mais du véritable instinct d'un animal qui a certes sur terre des parents innombrables, mais n'a peut-être aucun semblable du même sang et pour lequel, par conséquent, la protection qu'il a trouvée chez nous est sacrée.

Je ne peux m'empêcher de rire quand il me tourne autour en me flairant, quand il se faufile entre mes jambes et que je n'arrive pas à m'en séparer. Cela ne lui suffit pas d'être agneau et chat, on dirait qu'il veut être aussi un chien. — Un jour, alors que j'étais occupé par mes affaires commerciales et tout ce qui en dépend, et que je ne parvenais pas à

trouver une solution — ce qui peut arriver à tout le monde — au point de vouloir tout laisser tomber, j'étais assis dans un rocking-chair avec l'animal sur les genoux, et je vis, en baissant les yeux par hasard, des larmes couler de ses gigantesques moustaches. — Étaient-ce les miennes, étaient-ce les siennes ? — Est-ce que le chat à l'âme d'agneau avait aussi une ambition humaine ? — De mon père je n'ai pas hérité grand-chose, mais ce dont j'ai hérité là, je puis en être fier.

Il a les deux espèces de nervosité en lui, celle du chat et celle de l'agneau, si différentes soient-elles. C'est pourquoi il se trouve à l'étroit dans sa peau. — Il saute parfois à côté de moi sur le fauteuil, s'appuie avec ses pattes de devant contre mes épaules, et colle son museau contre mon oreille. On dirait alors qu'il me parle, et en effet il se penche ensuite vers moi et me regarde dans les yeux pour observer l'impression que son message a faite sur moi. Et moi, pour être aimable, je

fais comme si j'avais compris quelque chose et je hoche la tête. — Alors il saute par terre et sautille de-ci, de-là.

Peut-être le couteau du boucher serait-il une délivrance pour l'animal, mais puisqu'il s'agit d'un héritage je dois le lui refuser. Il lui faut donc attendre le moment où il cessera lui-même de respirer, même s'il me regarde parfois avec des yeux humains doués de raison qui m'exhortent à agir de manière raisonnable.

Première souffrance

Un trapéziste — l'art de ces acrobates, pratiqué tout en haut des coupoles des scènes de spectacle, est, comme on le sait, l'un des plus difficiles parmi ceux qui sont accessibles aux hommes —, un trapéziste, que motivèrent d'abord la volonté de se perfectionner, puis plus tard une habitude devenue tyrannique, avait organisé sa vie de telle façon qu'il restait jour et nuit sur son trapèze aussi longtemps qu'il travaillait dans le même établissement. Des domestiques qui se relayaient satisfaisaient à ses besoins, qui n'étaient guère nombreux ; ils étaient postés en bas et tout ce qui était nécessaire était monté et descendu dans des récipients fabriqués à cet effet. Ce mode de vie ne posait aucun problème autour de lui ; ce qui était juste un peu gênant pendant les autres numéros, c'était qu'il restait en haut, ce qu'on ne pouvait dissimuler, et qu'il attirait de temps en temps l'attention du

public, quand bien même il restait le plus souvent tranquille. La direction ne lui en tenait cependant pas rigueur, car il était un artiste exceptionnel, irremplaçable. On se rendait bien compte qu'il ne vivait pas ainsi par malice, et qu'en vérité c'était seulement grâce à un entraînement permanent qu'il pouvait continuer à maîtriser parfaitement son art.

En haut, la vie était saine, et quand, pendant les mois plus chauds de l'année, on ouvrait les fenêtres latérales sur toute la surface de la coupole et qu'avec l'air frais le soleil pénétrait avec vigueur dans la salle encore tout juste éclairée, on s'y trouvait même bien. Certes, ses rapports avec les autres étaient limités, il arrivait parfois qu'un collègue gymnaste grimpe jusqu'à lui sur l'échelle de corde et qu'ils bavardent assis tous les deux sur le trapèze, appuyés contre la corde chacun de leur côté, ou bien des ouvriers réparaient le toit et échangeaient quelques mots avec lui

à travers une fenêtre ouverte, ou encore le pompier vérifiait l'éclairage de secours sur la galerie supérieure et lui croyait quelque chose empreint de respect, mais difficilement compréhensible. À part cela, tout était silencieux autour de lui ; parfois, l'après-midi, un employé égaré dans le théâtre désert levait les yeux, pensif, vers cette hauteur qui échappait presque au regard où le trapéziste, qui ne pouvait savoir qu'on l'observait, pratiquait son art ou se reposait.

C'est ainsi que le trapéziste aurait pu vivre paisiblement s'il n'y avait eu tous les inévitables voyages d'un lieu à un autre, voyages qui lui étaient pénibles. L'impresario, il est vrai, faisait tout pour qu'on épargne au trapéziste toute prolongation inutile de ce qui le faisait souffrir : pour les parcours en ville, on utilisait des voitures de course dans lesquelles, si possible de nuit ou dans les premières heures de la journée, on fonçait à travers les rues désertes, même si c'était encore trop lentement pour le

trapéziste ; dans le train, on réservait tout un compartiment dans lequel il passait tout le voyage dans le filet à bagages, piteuse situation certes, mais qui convenait à peu près à sa façon de vivre habituelle ; dans la prochaine ville où avait lieu le spectacle, le trapèze était à sa place longtemps avant l'arrivée du trapéziste, les portes qui conduisaient à la salle du théâtre étaient grandes ouvertes, tous les couloirs étaient libres — mais le moment le plus beau dans la vie de l'impresario, c'était quand le trapéziste posait son pied sur l'échelle de corde et qu'enfin, en un rien de temps, il était là-haut, de nouveau suspendu à son trapèze.

L'impresario pouvait bien avoir organisé de nombreux voyages avec succès, chaque nouveau déplacement était une souffrance pour lui car les voyages, le reste mis à part, avaient à chaque fois un effet destructeur sur les nerfs du trapéziste.

Ils étaient ainsi une nouvelle fois en route ensemble, le trapéziste allongé dans le filet à

bagages, l'impresario en face de lui appuyé contre un coin de la fenêtre, en train de lire. L'impresario était toujours à sa disposition. En se mordant les lèvres, le trapéziste dit qu'il lui fallait avoir en permanence, pour sa gymnastique, deux trapèzes au lieu d'un seul, deux côté à côté, et l'impresario fut tout de suite d'accord. Mais le trapéziste, comme s'il avait voulu montrer que le consentement de l'impresario était aussi insignifiant que l'aurait été son désaccord, dit qu'il ne s'entraînerait plus jamais et sous aucune condition sur un seul trapèze. Il sembla frémir à l'idée que cela pourrait bien arriver un jour. L'impresario, hésitant et attentif, expliqua à nouveau qu'il était totalement d'accord, convaincu que deux trapèzes étaient mieux qu'un seul, ajoutant que cette nouvelle installation était avantageuse, car elle rendait le numéro plus riche en variations. C'est alors que le trapéziste se mit à pleurer. Sous le choc, l'impresario bondit et demanda ce qui était arrivé, et

comme il ne reçut pas de réponse, il monta sur la banquette, le caressa en mettant son visage contre le sien, si bien qu'il fut lui aussi inondé par les larmes du trapéziste. Mais c'est seulement après toute une série de questions et des mots gentils que le trapéziste finit par dire en sanglotant : « Cette seule barre dans la main — Comment puis-je donc vivre ! » Il était désormais plus facile de consoler le trapéziste ; il promit d'envoyer, depuis la prochaine gare, un télégramme au sujet du deuxième trapèze aux organisateurs du prochain spectacle ; il se fit à lui-même des reproches d'avoir laissé le trapéziste travailler sur un seul trapèze, le remercia et le félicita à plusieurs reprises de lui avoir signalé enfin cette faute. L'impresario réussit de cette manière à calmer peu à peu le trapéziste, et il put revenir à sa place. Mais lui, il n'était pas calmé et, très inquiet, il regardait le trapéziste en cachette par-dessus son livre. Si de telles pensées commençaient à le torturer, pouvaient-

elles cesser totalement ? Ne devaient-elles pas continuer à se développer ? N'allait-elles pas menacer son existence ? Et sur le lisse front d'enfant du trapéziste, qui semblait plongé dans un sommeil paisible où les pleurs avaient cessé, l'impresario crut vraiment voir se dessiner les premières rides.

Origine des textes publiés :

Le cavalier au seau à charbon : cahier in-octavo B, janvier-février 1917.

Un glaive : Journal, 19 janvier 1915.

Le pont, Un nouvel avocat et Une syncope : cahier in-octavo B, janvier-février 1917.

Une chaude journée : cahier in-octavo C, février-mars 1917.

Harras : cahier in-octavo D, mars-avril 1917.

Un grand prestidigitateur : cahier in-octavo E, août-septembre 1917.

Un événement ordinaire : cahier in-octavo G, octobre 1917-janvier 1918.

Devant la Loi, Un message impérial et Le souci du père de famille : parus dans *Un médecin de campagne* (1918).

Le colonel impérial, Je combats, Poséidon était assis à son bureau et comptait, Cinq amis, L'homme de barre, Un domestique, Un vautour et Un philosophe : liasse de 1920.

Il était une fois un jeu de patience : cahier dit « de l'artiste de la faim », 1915-1922.

Renonce : cahier dit « du Couple », octobre-novembre 1922.

La ville, Retour : cahier d'écolier bleu, automne 1923-hiver 1923-1924.

Un croisement : cahier in-octavo D, mars-avril 1917.

Première souffrance : paru dans *Un artiste de la faim*, (1924).

Table des matières

Le cavalier au seau à charbon	7
Un glaive	15
Le pont	19
Un nouvel avocat	23
Une syncope	27
Une chaude journée	29
Harras	33
Un grand prestidigitateur	37
Un événement ordinaire	39
Devant la Loi	41
Un message impérial	45
Le souci du père de famille	47
Le colonel impérial	51

Je combats	53
Poséidon était assis	
à son bureau et comptait	55
Cinq amis	59
L'homme de barre	61
Un domestique	63
Un vautour	67
Un philosophe	69
Il était une fois un jeu de patience	71
Renonce	73
La ville	75
Retour	77
Un croisement	79
Première souffrance	85

Traduits par Laurent Margantin (www.oeuvresouvertes.net), ces brefs récits de Franz Kafka ont été mis en pages, en juin 2016, par Alain Hurtig (www.alain.les-hurtig.org), en ChronicleText et en Knockout, de la fonderie HTF.

Ce travail est placé sous licence  [creative commons](#) (BY-NC-SA).

Achevé d'imprimer sur les presses
d'Action Repro Services (Mulhouse)
en juin-juillet 2016
Imprimé en France
Dépot légal : juillet 2016
ISBN : 979-10-90230-02-6

franz kafka
le cavalier au
seau à charbon
et autres histoires fantastiques

